
M A N U S C R I T

LA COLLECTION

de Juan Mayorga

**traduit de l'espagnol par
Clara Chevalier Cueto et Christilla Vasserot**

cote : ESP23D1325

**année d'écriture de la pièce : 2022
année de traduction de la pièce : 2023**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

Le soir tombe. Il n'y a personne. Une porte fermée. Susana et Carlos entrent sur scène. Carlos porte une valise, il la pose et ressort par l'autre côté. Susana, restée seule, observe cet endroit. Au plafond, un trou. Puis Carlos entre à nouveau par là où il était sorti, précédé par Berna et Hector. Berna et Hector sont vieux ; Susana est jeune. De même que Carlos, qui demeure à une certaine distance des trois autres.

BERNA.– Madame Gelman.

SUSANA.– Madame Pereira, Monsieur Pereira.

BERNA.– Faites-nous plaisir, appelez-nous Hector et Berna.

SUSANA.– Vous pouvez m'appeler Susana.

BERNA.– Mettez-vous à l'aise, Susana, je vous en prie. Plutôt ici, nous entendons mieux de ce côté-ci. Voulez-vous boire quelque chose ? Vin rouge ? Vin blanc ? Un jus de fruits ?

SUSANA.– Je veux bien de l'eau, merci.

Carlos leur sert à boire : de l'eau pour Susana, du jus de fruits pour Hector, du vin rouge pour Berna. De temps en temps, cette dernière étire les doigts de sa main, pour activer sa circulation sanguine.

BERNA.– Avez-vous fait bonne route ?

SUSANA.– Oui, c'était très simple, merci.

BERNA.– C'est nous qui devrions vous être reconnaissants. Nous savons que vous avez d'autres responsabilités. Et notre invitation aurait dû être plus claire.

SUSANA.– Elle était suffisamment claire. Je n'ai pas hésité à accepter.

BERNA.– L'étiquette indique à quelle pièce correspond chaque boîte. Hector ne dit pas « pièces », il dit « trucs ». Hector appelle cet endroit « la caverne » parce qu'il dit que l'on y trouve leur ombre. Moi je l'appelle « le ring » parce que c'est l'endroit où nous nous disputons. Si vous vous promenez dans les alentours et que vous visitez des constructions de la même époque, vous remarquerez que... Oui, Hector, j'allais justement aborder le sujet. À moins que tu préfères t'en charger ? Dis-le toi-même.

HECTOR.– Étant donné notre âge et que nous n'avons pas d'enfant, il est logique que les gens s'interrogent sur la destinée de notre collection.

Silence.

Moi, je pense que tout cela est prématuré. Si mon avis l'avait emporté, vous n'auriez pas été invitée de sitôt.

BERNA.– Hector, tu sais très bien ce qui a précipité notre décision.

HECTOR.– Berna veut dire que j'ai eu une absence. Pendant quelques minutes seulement. Et seulement trois fois.

BERNA.– Cela fait des années que nous imaginons ce moment. Hector a été le premier à oser l'exprimer, mais nous avons tous deux cela en tête depuis des années. « Qu'arrivera-t-il à la collection quand nous serons partis ? »

HECTOR.– « Quand nous serons partis ». Nous ne sommes pas partis. Nous n'allons peut-être pas partir de sitôt.

BERNA.– Avant de vous écrire, nous avons envisagé d'autres possibilités. La première, parvenir à un accord avec l'État.

HECTOR.– Nous ne faisons pas confiance à l'État. À aucun État.

BERNA.– Plusieurs États sont venus vers nous.

HECTOR.– Et si, un jour, un politicien ou un fonctionnaire ou un freluquet quelconque décidait, par exemple, qu'une image est immorale, ou que son auteur est immoral, et qu'il la rangeait dans une cave ? Aucune confiance.

BERNA.– Nous avons envisagé toutes les alternatives. Aucune ne garantit l'essentiel. L'essentiel, c'est l'unité de la collection. L'essentiel, c'est de s'assurer qu'elle ne sera pas démembrée, ou dissoute dans autre chose. Plus que les pièces, c'est leur regroupement qui est important, la façon dont chacune est affectée par les autres. Les pièces ne peuvent être séparées sous aucun prétexte, ni perdues parmi d'autres, même si ces autres sont d'une grande valeur. La collection est plus importante que ses pièces.

HECTOR.– Vous avez une famille.

SUSANA.– En effet.

HECTOR.– Un mari et une fille en bas âge. Qu'est-ce que c'est que ce bruit dehors ? Ils font la fête ?

BERNA.– Ils doivent avoir quelque chose à fêter. Susana, bien que nous n'ayons jamais échangé un mot jusqu'à ce jour, vous n'êtes pas pour nous une

inconnue. Nous vous observons depuis un certain temps. Nous vous avons remarquée, même si vous n'étiez pas une concurrente.

HECTOR.– Nous avons perçu quelque chose de familier. Une affinité.

BERNA.– Nous vous avons découverte à Berlin. Vous étiez une collectionneuse pauvre, mais votre regard n'était pas celui d'une collectionneuse pauvre. Les pièces devant lesquelles vous vous arrêtiez, la mine que vous faisiez en les observant, la lueur dans vos yeux quand vous commenciez à en convoiter une...

HECTOR.– À Berlin vous avez acheté une image que personne d'autre n'avait remarquée. Cet achat révélait pourtant une ambition, une vision.

BERNA.– Une boisson ?

HECTOR.– Une conviction. Une passion.

SUSANA.– De l'eau, s'il vous plaît.

Carlos sert de l'eau à Susana, du vin rouge à Berna et du jus de fruits à Hector.

BERNA.– Vous auriez pu acheter cette pièce moitié moins cher. Il nous faudra vous enseigner quelques ruses. Demain, quand nous serons reposés tous les trois, vous visiterez la collection.

SUSANA.– Je pensais que la visite aurait lieu aujourd'hui.

HECTOR.– Il vous a été suggéré d'apporter des vêtements pour plusieurs jours.

SUSANA.– Il doit y avoir une bonne raison, je suppose, qui m'empêche de faire la visite aujourd'hui.

BERNA.– Vous êtes impatiente ? Vous êtes quelqu'un d' impatient ?

SUSANA.– Demain, j'ai un rendez-vous important, impossible de le décaler. Je ne vous ai pas prévenus car c'est arrivé il y a quelques heures à peine.

HECTOR.– Nous serions-nous trompés de lettre ? Nous avons écrit trois versions. Vous l'avez sur vous ?

Susana.– Oui.

HECTOR.– Pouvez-vous la lire ?

BERNA.– Hector, voyons...

Susana sort la lettre. Elle lit.

SUSANA.– « Chère Madame Gelman. Ce serait un honneur pour nous de vous recevoir. Nous vous suggérons de nous rendre visite, si cela vous convient, le 25 avril. Permettez-nous, s'il vous plaît, de prendre en charge toutes vos dépenses. Si vous désirez vous déplacer en avion ou en train, faites-le-nous savoir, et, à votre arrivée, quelqu'un vous attendra pour vous accompagner jusqu'ici. Si jamais vous préférez venir en voiture, vous trouverez une carte ci-jointe. Vous pouvez vous garer dans notre cour. S'il vous plaît, apportez des vêtements pour plusieurs jours. Cordialement, Berna et Hector Pereira ».

HECTOR.– C'est la deuxième version : « apportez des vêtements pour plusieurs jours ».

BERNA.– Nous n'allons pas nous précipiter, Susana. Nous ne ferons pas l'économie de notre dernière seconde sur Terre, s'il nous la faut pour prendre une décision. Nous devons faire connaissance, Hector, vous et moi.

SUSANA.– Je peux être de retour après-demain.

BERNA.– Nous n'allons pas attendre que vous soyez rentrée de ce rendez-vous tellement important et vous, vous n'allez pas non plus visiter la collection aujourd'hui. Vous devez impérativement vous reposer d'abord. Nous voulons

que vous la regardiez d'un œil pur, sans préjugés. De nombreuses légendes circulent sur la collection, de même que sur nous et sur notre santé mentale.

HECTOR.— On a même été jusqu'à raconter que la collection n'existait pas et que nous n'existions pas.

BERNA.— Il y en a qui racontent que derrière cette porte nous n'emmagasinons que des faux. Des copies et des copies de copies. D'autres racontent que nous n'achetons les pièces que pour les détruire. « Pour les mettre hors du monde », soi-disant.

HECTOR.— On raconte que la collection est une façade qui cache autre chose. Une autre collection, peut-être. Et que nous sommes les employés de quelqu'un d'autre. D'un collectionneur, peut-être.

BERNA.— Certains écrivent sans relâche sur la collection, comme si leur but dans la vie était de la combattre, qu'ils aient vu ou non ce qu'elle contient. Rares sont ceux qui ont été invités à la visiter.

HECTOR.— La collection ne doit pas être montrée à n'importe qui. Nous ne voulons pas de touristes.

BERNA.— Nous l'avons envisagé mais nous avons décidé de tenir la collection à l'écart des touristes.

HECTOR.— Nous ne voulons pas que les gens s'en servent pour tuer leur temps libre. Comment ça, leur temps libre ? Comment ça, tuer le temps ?

BERNA.— Certains ouvrent leur collection pour qu'on les pardonne, ils ont honte d'être collectionneurs. Nous, nous n'avons aucune raison de nous excuser. Nous ne prêtons pas les pièces non plus. Les gens nous haïssent à cause de ça, mais nous pouvons vivre avec cette haine. De toute façon, les collectionneurs sont toujours haïs, donc il est logique que nous le soyons.

HECTOR.– Notre collection instruit le monde, mais il n'est pas nécessaire que tout le monde la voie.

BERNA.– Peut-être avez-vous vu des photographies ou des films de certaines pièces, mais elles datent d'avant leur entrée dans la collection.

HECTOR.– Que savez-vous sur la collection ?

BERNA.– Ne faites pas semblant. Depuis que vous avez reçu notre lettre, et même avant, vous avez mené l'enquête.

HECTOR.– Depuis bien avant. Vous aussi, vous avez perçu en nous quelque chose de familier. Une affinité.

BERNA.– Nous savons que vous avez parlé à des gens qui prétendent nous connaître, et à des gens qui ont possédé certaines pièces de la collection, et vous les avez tous interrogés sur nous et sur la collection.

Silence.

SUSANA.– Trois m'ont assurée l'avoir vue. J'ai même cru qu'ils parlaient de trois collections différentes. L'un ne parlait que d'icônes médiévales, l'autre de machines, le troisième de contes pour enfants datant de l'entre-deux-guerres. Si ça se trouve, chacun parlait de ce qui l'avait le plus impressionné. Ou si ça se trouve, ceux qui vous attribuent plusieurs collections ont raison. Quant au lieu, l'un le décrivait comme un labyrinthe, l'autre comme un jardin, le troisième comme un dépotoir. Deux d'entre eux mentionnaient la même mosaïque en forme d'ellipse, vue depuis une plateforme métallique, pour ne pas marcher dessus. J'ai aussi connu un routier qui disait avoir transporté jusqu'ici des planches en bois brûlées sur les bords, plusieurs – sans plus de précisions – automates et une grande sculpture sans couleur. « Pas incolore », il a ajouté, « mais comme décolorée ».

BERNA.– Vous allez vous reposer, visiter la collection et, ensuite, nous aurons peut-être une proposition à vous faire.

HECTOR.– Vous devez vous reposer.

BERNA.– Sentez-vous libre de dîner quand vous voudrez. Nous ne mangeons plus le soir.

HECTOR.– Vous devez vous reposer. Moi, je dois encore faire du saut à la corde. Mille sauts par jour.

BERNA.– Carlos vous montrera votre chambre et s'occupera de tout ce dont vous aurez besoin. Rendez-vous ici demain à la première heure. Il faut voir la collection dans des lumières et des humeurs changeantes.

HECTOR.– (*En regardant le trou au plafond.*) Demain, le jour se lèvera à sept heures trente-trois.

Il se dirige vers l'endroit par où lui et Berna sont entrés.

SUSANA.– Vous aurez peut-être une proposition à me faire ? Vous allez peut-être me proposer un travail ?

HECTOR.– Nous allons peut-être vous proposer la collection.

Silence.

SUSANA.– Je ne pourrais pas acheter la plus modeste de vos pièces. Le plus modeste de vos trucs.

HECTOR.– Acheter ? Si jamais vous réussissez à votre examen – oui, Berna, appelons un chat un chat, c'est un examen –, nous vous la donnerons, la collection.

BERNA.– C'est un examen, oui, autant appeler un chat un chat. Nous voulons être sûrs que la personne qui recevra la collection éprouvera pour elle ce que nous-

mêmes nous éprouvons. Qu'elle la traitera avec le même respect et la même détermination.

HECTOR.– Oubliez ce que vous avez pu entendre sur nous. Notre seule ambition était de rendre justice à ces trucs. Et ça demeure, au bout du compte, notre seule ambition : rendre justice aux trucs.

BERNA.– Nous ferons ce que nous avons à faire sans fournir d'explications à personne. Bien entendu, si nous parvenons à un accord – si vous réussissez à l'examen – nous signerons un contrat. Pas pour nous protéger, nous savons bien qu'aucun contrat ne saurait nous mettre en sécurité. Pas pour nous protéger, nous, mais pour vous protéger, vous.

HECTOR.– Elle veut dire qu'étant donné notre âge, certains pourraient penser que vous êtes une profiteuse. (*Il s'apprête à sortir.*) Nous ne cherchons pas un acheteur. Nous cherchons un héritier. (*Il s'apprête à sortir. Il s'arrête.*) N'avons-nous pas déjà eu cette conversation ? Ça me rappelle quelque chose, il y a des années.

BERNA.– Ça te rappelle quoi ?

HECTOR.– Je me rappelle que toi et moi, nous disions à quelqu'un : « Il est logique qu'en apprenant que nous allons nous séparer, les gens s'interrogent sur la destinée de notre collection. Nous avons envisagé toutes les alternatives. Nous allons chercher quelqu'un qui éprouvera pour elle ce que nous-mêmes nous éprouvons. » Quelque chose dans le genre. Il y a des années.

BERNA.– Jamais l'idée de nous séparer ne nous a traversé l'esprit. Que serait devenue la collection ?

Hector s'apprête à sortir. Berna s'approche pour lui dire quelque chose à l'oreille. Hector lui répond, à son tour, à l'oreille. Ils se disputent en se parlant à l'oreille, de plus en plus combatifs. Silence.

Ne vous affolez pas, Susana, notre méthode est le combat. C'est en nous bagarrant que nous avons monté la collection. Au début, nous ne sommes d'accord sur rien. Et c'est à force de nous bagarrer que nous nous persuadons qu'il faut tout faire pour acquérir telle pièce ou bien l'oublier, accepter la somme qui nous est demandée ou bien marchander encore. Agir ainsi ne nous a pas empêchés de commettre des erreurs, mais nous ne savons pas faire autrement. Il arrive que l'un reprenne le combat là où l'autre l'avait quitté des heures, des jours, des années auparavant. Parfois nous nous blessons ; parfois nous prenons du plaisir ; parfois nous nous blessons et nous prenons du plaisir. La bagarre aide à réfléchir. Nous nous sommes beaucoup bagarrés pour savoir si le moment était venu de nous séparer de la collection. Une fois la question réglée, nous avons commencé à nous bagarrer pour savoir à qui faire passer un examen pour la lui léguer. Sachez qu'en ce moment, nous avons quelqu'un d'autre en vue. Hector croit que vous pourriez être la personne idéale, mais que le moment n'est pas venu ; moi, je crois que le moment est venu, mais que vous n'êtes peut-être pas la personne idéale. Ring ou caverne, c'est ici que nous pensons, que nous rêvons la collection. Vous pouvez ouvrir n'importe laquelle de ces boîtes. Je les appelle « le Catalogue », Hector les appelle « l'Atlas ». Il y a une boîte pour chaque pièce, classée selon son ordre d'arrivée dans la collection. À l'intérieur, vous trouverez des informations sur la date et le lieu de sa création – si tant est qu'il ait été possible de la dater ou de la localiser –, le document accréditant sa propriété, la liste de ses propriétaires passés, le récit de la façon dont nous l'avons acquise – d'un geste d'un seul ou après lui avoir couru après pendant des années –. Hector les appelle « l'Atlas » car chaque boîte contient une carte, pour suivre la trace de la pièce depuis sa réalisation jusqu'à son arrivée ici. Chaque pièce est une histoire.

Ils s'apprêtent à sortir.

Sur votre lit, vous trouverez un contrat de confidentialité. Il stipule ce que vous pouvez ou non divulguer de ce que vous aurez vu ou entendu dans cette maison.

HECTOR.– Depuis votre fenêtre, à la tombée du soir, si vous regardez vers la gauche, vous verrez l'ombre de deux boxeurs au combat.

Ils sortent. Silence. Carlos prend la valise de Susana.

Susana.– Non.

Silence.

Ne la portez pas dans ma chambre. Je ne vais pas rester.

Carlos repose la valise. Silence. Susana s'approche du Catalogue ou Atlas. Elle prend la première boîte. L'ouvre. Noir.